



ONZIEME ANNEE -- N° 60

DE ROUBAIX JOURNAL

MERCREDI 1^{er} MARS 1905

ABONNEMENTS
Année en Départements 4 fr. 50
Année en France 4 fr. 25
Année en Étranger 6 fr. 50

REDACTION ET ADMINISTRATION
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal
et sans frais pour les Agences de Publicité

La Journée d'Hier

La Chambre, après avoir voté le budget des finances, a commencé la discussion du projet de loi sur la guerre.

Le Sénat a discuté le projet concernant les assurances sur la vie.

En Russie, les révoltes paysannes ont pris une nouvelle extension. Les grèves continuent sur tous les points du pays.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

Etranges Aveux

Nos adversaires nous font quelquefois d'étranges aveux.

Je lisais, tout à l'heure, dans une feuille cléricale de la plus belle enrobalisme, que la société religieuse sera facilement vaincue et réduite à zéro par la démocratie jacobine.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

En Mandchourie, les Japonais ont infligé une nouvelle défaite aux Russes, qui sont menacés d'être enveloppés par l'armée ennemie.

LE SAC DU SOLDAT

Déjà, le sac du soldat va être allégé. La direction de l'infanterie vient d'établir un nouveau plan de répartition des objets qu'il est nécessaire d'emporter, entre l'homme, la voiture de compagnie et les voitures de bataillon.

L'homme portera sur lui : Dans une enveloppe soignée et attachée aux épaules, une chemise soignée, comme si elle était en aluminium qui rend désormais inutile la marmite d'écoquade et les vivres ; au ceinturon, les cartouches dans des poches spéciales et l'outil portatif.

La voiture de compagnie contiendra les effets de rechange : deux ballons, notamment un jersey en remplacement de la veste et une paire d'espadrilles, ainsi que le reste du petit équipement indispensable. Elle portera aussi les bagages des officiers, quelques vivres et une réserve de lavoisoir.

Les voitures de bataillon recevront le reste des cartouches et du complément de vivres pour le troisième jour.

On pourra ainsi alléger d'environ 5 kilogrammes le poids total porté par l'homme.

CHRONIQUE

La Sortie

Par la rue du village, entre les blanches maisonnettes petites-russiennes, avec un hurlement sauvage, se moult un bizarre procession.

Une foule de peuple marche, serrée et lente, avançant comme une grande vague et devant, au pas, marche un haridelle comiquement hirsute, la tête morte, baissée.

En relevant une des jambes de devant, elle secoue la tête d'un air singulier, comme si elle donnait de sa tête hirsute, dans la poussière de la route, et quand elle déplace la jambe de derrière, toute sa cruche s'affaisse vers la terre, et il semble qu'elle va tomber.

À l'avant-train de la charrette, est fortement attaché, par les mains, une petite femme complètement nue, presque une fillette. Elle est assise sur un banc de bois, les pieds dans des chaussures de cuir, et elle se tord de douleur, les yeux tournés vers le ciel.

Un regard étourdi et hébété, dans lequel il n'y a rien d'humain. Tout son corps est couvert de taches bleues et pourpres, rouges et allongées, les fesses seules et minces filets. Il a formé une raie rouge à travers le ventre et plus bas, tout le long de la jambe gauche jusqu'au genou et sur le genou, une croûte brune de poussière au cache.

Il semble que dans le corps de cette femme est allée une misère et longue bande de peau et qu'en 2 ans de temps elle a subi toutes les misères de la vie. C'est un être monstrueusement enflé et horriblement bleu.

Les pieds enflés et petits se posent avec peine sur la poussière; tout le corps est enflé et dur, et elle ne peut plus se tenir debout.

De comprendre pourquoi elle se tient encore sur ses jambes, complètement couvertes de bleus, de même que tout son corps; pourquoi elle ne tombe pas sur le sol, et pendue par les bras et les pieds, elle se tord de douleur sur la terre poussiéreuse et brûlée.

Sur la charrette se tient, debout, un grand gaillard en chemise blanche et en toque d'astrakan, de dessous laquelle est tombée, couverte le front, une poche de cheveux roux éblouissants. D'une main il tient les guides, l'autre, un fouet, et, méthodiquement, il cingle, une fois le dos de la rosse, et une fois le corps de la petite femme, déjà meurtrie jusqu'à la perte de l'apparence humaine.

Alors un éclat de rire dans la foule couvre tout les autres bruits et le sifflement aigu du fouet dans l'air.

Il aurait voulu connaître son histoire, depuis quelle elle était sortie des mains du docteur Florentin, savoir ce qu'elle était devenue après avoir brusquement quitté Paris.

— Pauvre fille !... Son amie à l'air d'une bonne personne, pleine de raison... Encore une qui m'a joué plus !... Les plus belles ne sont pas toujours les meilleures.

Les deux amies remontaient l'avenue des Champs-Élysées.

— La saison s'en va, mais elle était encore magnifique.

Les arbres déjà perdaient leurs feuilles, brûlées avant l'heure, comme les hommes, par la vie fiévreuse et les misères dételées de la grande ville, mais les fleurs éphémères et changeantes des corbeilles construisaient leur éclat.

La nuit était tombée.

— Au delà du rond-point, les deux femmes se trouvèrent dans une obscurité relative.

Après l'obscurité de cette maison au bras de son amie, elle ne s'aperçut pas quelle avait été suivie par ses deux voisins du restaurant.

Sortis quelques instants à peine après elles, les deux femmes se trouvèrent dans la rue voisine de la rue de Valenciennes, où elles se trouvaient devant un vaste hôtel, accompagné par la rue voisine de communs importants.

— L'ensemble était presque somptueux et dénotait une fortune princière.

— Récit dit : — C'est là que tu règneras dans quelques jours !

Jeanne Vernier ne répondit pas. Elle songeait à sa bizarre destinée.

C'était la seconde fois que l'aveugle fortune lui prenait sous sa protection.

NOS DÉPÊCHES

Le mouvement gréviste, qui est en même temps un mouvement révolutionnaire, a englobé toute la Russie.

À Pétersbourg, à Labou, en Lithuanie, en Pologne, au Caucase, dans le centre et en même temps dans les villes lointaines de la Sibirie, partout des grèves, et partout les ouvriers exposent les mêmes revendications économiques.

Ce mouvement est sans doute un des épisodes les plus importants de ce que l'histoire appellera la Révolution russe.

L'Europe occidentale en est surprise, comme elle a été surprise de tout ce qui s'est passé ces derniers temps en Russie. On est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales ; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve.

Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.

Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiraient pour le prouver.

L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 francs par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 francs par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvrières gagnent 30 centimes par jour de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, on a vu des ouvrières gagner à peine 1 franc par jour.

Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 francs par mois pour les femmes. De là, un nombre effrayant de maladies.

La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Oboucheff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup d'usines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.

Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession ne le tenait pas, et il devenait plus indépendant et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie ; le gouvernement néanmoins n'en pas

recours trop souvent à la loi qui vise le délit de grève, il a décidé de lutter contre le mouvement gréviste par des moyens plus efficaces, c'est-à-dire par des mesures policières et administratives.

Ainsi, dès qu'un mouvement gréviste est dessiné quelque part, le gouvernement y établit le petit état de siège. Au bout d'un certain temps, presque toutes les villes russes ont un grand nombre de districts qui sont traités dans cet état, c'est-à-dire livrés à l'arbitraire absolu de l'autorité locale. Une autre mesure générale que le gouvernement prend contre les grèves consiste à renvoyer les grévistes dans leur lieu d'origine et à députer sans jugement en Sibirie ceux d'entre eux qui sont considérés comme des meneurs. Un autre moyen encore employé par le gouvernement est l'arrestation des ouvriers envoyés en province délégués pour discuter avec l'administration dans un conflit quelconque. Et quand les grèves ont lieu dans les grandes usines, le gouvernement envoie immédiatement la troupe, qui généralement se sert de sa force dans leur lieu d'origine et qui est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales ; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve.

Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.

Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiraient pour le prouver.

L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 francs par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 francs par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvrières gagnent 30 centimes par jour de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, on a vu des ouvrières gagner à peine 1 franc par jour.

Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 francs par mois pour les femmes. De là, un nombre effrayant de maladies.

La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Oboucheff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup d'usines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.

Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession ne le tenait pas, et il devenait plus indépendant et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie ; le gouvernement néanmoins n'en pas

recours trop souvent à la loi qui vise le délit de grève, il a décidé de lutter contre le mouvement gréviste par des moyens plus efficaces, c'est-à-dire par des mesures policières et administratives.

Ainsi, dès qu'un mouvement gréviste est dessiné quelque part, le gouvernement y établit le petit état de siège. Au bout d'un certain temps, presque toutes les villes russes ont un grand nombre de districts qui sont traités dans cet état, c'est-à-dire livrés à l'arbitraire absolu de l'autorité locale. Une autre mesure générale que le gouvernement prend contre les grèves consiste à renvoyer les grévistes dans leur lieu d'origine et à députer sans jugement en Sibirie ceux d'entre eux qui sont considérés comme des meneurs. Un autre moyen encore employé par le gouvernement est l'arrestation des ouvriers envoyés en province délégués pour discuter avec l'administration dans un conflit quelconque. Et quand les grèves ont lieu dans les grandes usines, le gouvernement envoie immédiatement la troupe, qui généralement se sert de sa force dans leur lieu d'origine et qui est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales ; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve.

Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.

Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiraient pour le prouver.

L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 francs par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 francs par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvrières gagnent 30 centimes par jour de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, on a vu des ouvrières gagner à peine 1 franc par jour.

Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 francs par mois pour les femmes. De là, un nombre effrayant de maladies.

La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Oboucheff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup d'usines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.

Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession ne le tenait pas, et il devenait plus indépendant et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie ; le gouvernement néanmoins n'en pas

recours trop souvent à la loi qui vise le délit de grève, il a décidé de lutter contre le mouvement gréviste par des moyens plus efficaces, c'est-à-dire par des mesures policières et administratives.

Ainsi, dès qu'un mouvement gréviste est dessiné quelque part, le gouvernement y établit le petit état de siège. Au bout d'un certain temps, presque toutes les villes russes ont un grand nombre de districts qui sont traités dans cet état, c'est-à-dire livrés à l'arbitraire absolu de l'autorité locale. Une autre mesure générale que le gouvernement prend contre les grèves consiste à renvoyer les grévistes dans leur lieu d'origine et à députer sans jugement en Sibirie ceux d'entre eux qui sont considérés comme des meneurs. Un autre moyen encore employé par le gouvernement est l'arrestation des ouvriers envoyés en province délégués pour discuter avec l'administration dans un conflit quelconque. Et quand les grèves ont lieu dans les grandes usines, le gouvernement envoie immédiatement la troupe, qui généralement se sert de sa force dans leur lieu d'origine et qui est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales ; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve.

Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.

Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiraient pour le prouver.

FEUILLETON DU 1^{er} MARS. — N° 66

LES Vautours de Paris

PREMIERE PARTIE

LE DRAME DE FONTAINE-AUX-BOIS

XXIX

Seuls !

Le comte Xavier était tranquillement occupé à examiner la carte.

— Veux-tu un verre de champagne ? — Non, merci. — Ça va remonter.

— Cette jeune femme m'a rappelé un spectacle que j'oublierai pas... Ce pauvre André si jeune, si aimable, étendu sur l'herbe d'une allée, par une matinée d'iver... J'en ai un froid dans les os... Et à propos, Villédieu, son ami, en as-tu des nouvelles ?

— Oui... — Que devient-il ? — Mieux. Il s'en tire... On l'a déjà vu en promenade, au Bois, en compagnie de sa mère... Toujours ténif... Mais tout danger est écarté, paraît-il.

— Tu ne lui as pas fait une petite visite ? — Non... — A la place, j'aurais... — A ma place tu aurais fait comme moi. Ce Villédieu me déteste... Pourquoi ?... Je ne l'ai jamais vu... Voilà c'est facile, de dire...

De plus, j'ai appris par des rapports certains que cet élève de M^{lle} Piessis qui ne me voulait pas de bien marche sur ses traces ; qu'il abusait de son influence sur l'esprit faible de la duchesse pour me rendre haïssable, me peindre sous les plus noirs et, disons-le, les plus fausses couleurs... Etais-je pour rien dans ces malheurs qui l'ont frappé des premières années et alors que je ne songeais qu'à manger des tartines avec beaucoup de confitures ? At-je causé la mort de ce malheureux André ? Est-ce moi qui, en donnant à cette pauvre duchesse la maladie de cœur qui l'a enterrée subitement ? C'était une famille ensorcelée... Tout le monde y mourait d'accident, de blessures à la guerre, de chutes dans les chasses, de consumption, ou de chagrin. Il y avait un grain de folie dans les têtes... Eh bien ! c'est sur moi que ce Villédieu essayait de faire retomber la responsabilité de ces désastres. Et tu voudrais que j'aille pour lui les sentiments affectueux que j'ai pour mes rares amis et pour toi en particulier ? Je ne t'aime ni te le fais, il n'est indifférent... Cependant j'ai fait prendre de ses nouvelles. Longtemps mauvaises, elles deviennent meilleures... Certainement il a été victime d'un odieux guet-apens... Mais aussi on n'est pas imprudent à ce point. Paris est moins sûr de notre temps que jadis la forêt de Bondy. On y assassinait en plein jour et on se promène sans impunité à onze heures du soir, aux bords de la Seine, dans une lie assés déserte que celle des Ruveurs et en face de la Morgue, ce monument de ténacité présage. Voilà mon avis !

Il y eut un silence.

— Renée et Jeanne avaient soldé leur addition et se levaient.

Elles passèrent devant les deux amis.

Le comte frappa le sourcil.

— L'une d'elles était ses amies victimes.

le tenir.

— Ah ! toi, celui qu'on prétend être le fils d'un prince autrichien ou hongrois, je ne sais trop.

— Peuh ! fit le peintre, on n'a rien de grand sur son origine.

— Tu le connais ?

— Très peu ! Il possède, dit-on, une grosse fortune, et vit retiré. Il m'a acheté une petite toile il y a deux ans à peine. Très court et très grand seigneur, mon bon... — Je ne dis pas non. Mais que viennent faire ces deux jeunes personnes devant sa maison ?

— Il fallait le leur demander... Mof, je ne pourrais pas le dire... Simple curiosité, peut-être.

— Chevilleon ajouta :

— Je ne vois pas le lien qui pourrait avoir entre le baron de Restaud et ces filles qui se supposent à notre que de simples vendeuses ou des employées d'un magasin quelconque.

— Le comte Xavier haussa les épaules dans un petit mouvement d'impatience et objecta :

— Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession ne le tenait pas, et il devenait plus indépendant et plus libre. Les grèves très rares auparavant, se multiplièrent et, ces derniers temps, sont devenues choses tout à fait ordinaires. Elles sont interdites en Russie ; le gouvernement néanmoins n'en pas

recours trop souvent à la loi qui vise le délit de grève, il a décidé de lutter contre le mouvement gréviste par des moyens plus efficaces, c'est-à-dire par des mesures policières et administratives.

Ainsi, dès qu'un mouvement gréviste est dessiné quelque part, le gouvernement y établit le petit état de siège. Au bout d'un certain temps, presque toutes les villes russes ont un grand nombre de districts qui sont traités dans cet état, c'est-à-dire livrés à l'arbitraire absolu de l'autorité locale. Une autre mesure générale que le gouvernement prend contre les grèves consiste à renvoyer les grévistes dans leur lieu d'origine et à députer sans jugement en Sibirie ceux d'entre eux qui sont considérés comme des meneurs. Un autre moyen encore employé par le gouvernement est l'arrestation des ouvriers envoyés en province délégués pour discuter avec l'administration dans un conflit quelconque. Et quand les grèves ont lieu dans les grandes usines, le gouvernement envoie immédiatement la troupe, qui généralement se sert de sa force dans leur lieu d'origine et qui est habitué à considérer le prolétariat russe comme une masse inconsciente, qui ne ressemble en rien au prolétariat des nations occidentales ; on sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de syndicats en Russie, que les groupements ouvriers y sont interdits, que les socialistes y sont persécutés sans trêve.

Comment donc expliquer cette agitation, qui semble être organisée et qui indique une conscience bien développée de tout le prolétariat russe ? Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la situation générale des ouvriers russes et sur leur histoire récente pour comprendre que ce mouvement n'est pas accidentel ni superficiel, mais bien un contraire profond et conscient.

Sans doute il s'y a pas de pays plus ou moins industrialisés où le prolétariat ait subi de souffrances à endurer qu'en Russie. Quelques chiffres suffiraient pour le prouver.

L'ouvrier russe travaille en moyenne trois heures de plus que l'ouvrier anglais, une heure et demie de plus que l'ouvrier français et une heure de plus que l'ouvrier italien. Le salaire moyen est, dans la Russie centrale, très industrielle, comme on le sait, de 14 à 15 roubles, c'est-à-dire de 36 à 39 francs par mois pour les hommes, et de 10 roubles, c'est-à-dire de 26 francs par mois pour les femmes. Mais voici mieux : le gouvernement de Vilna constate que dans certaines usines de cette ville les ouvrières gagnent 30 centimes par jour de 12 à 14 heures. A Kostroma on a enregistré un salaire quotidien de 40 centimes pour les hommes et de 25 centimes pour les femmes. A Pétersbourg même, on a vu des ouvrières gagner à peine 1 franc par jour.

Les ouvriers russes travaillent et vivent dans les conditions les moins hygiéniques possibles. Il n'est pas rare de voir de 10 à 20 ouvriers entassés dans une même pièce — réduites à 20 francs par mois pour les femmes. De là, un nombre effrayant de maladies.

La façon de traiter les ouvriers est partout inique. L'administration de Briansk, par exemple, a à son service tout une armée de surveillants pris parmi les anciens cosaques, soit parmi les sauvages montagnards du Caucase, qui sont armés et battent à tout propos les ouvriers. A l'usine de l'Etat de Oboucheff il est aussi d'usage de battre les ouvriers. Partout les ouvriers se plaignent de l'abus des amendes et, dans beaucoup d'usines russes, il est de règle de fouiller les ouvriers à la sortie du travail, ce qui blesse profondément leur amour-propre.

Il y a vingt-cinq ans la situation de l'ouvrier russe était encore plus lamentable qu'à présent. Mais alors, arrivant de la campagne, d'où la famine et le froid l'avaient chassé, craintif et ignorant, il se contentait facilement de ce qu'il avait, et ne pensait même pas à protester. Peu à peu, à la ville, sa limitation de possession ne le tenait